

Entrefilets

Louis Jolicoeur

Numéro 47, hiver 1991

Des marques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14959ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jolicoeur, L. (1991). Entrefilets. *Moebius*, (47), 15–22.

ENTREFILETS

Louis Jolicœur

Quand Hubert se réveille, tard déjà, Mireille n'est plus à ses côtés. L'odeur, les plis sur la taie d'oreiller, le grand lit à moitié vide, tout dans la chambre la lui rappelle vivement. Comme chaque matin. Cette fois, pourtant, elle ne reviendra pas. Aucune note sur la table de nuit, de livre sur le vieux fauteuil, d'écharpe oubliée près de la porte. Rien. Partie sans dire un mot. Parce qu'il doit savoir, parce qu'elle sait qu'il doit savoir. Et il sait.

Hubert reste couché, il attend le pincement d'où surgira la douleur, tente de deviner quelles parties de son corps seront atteintes, à quelle vitesse, avec quel battement de sang dans les veines. Il regarde à travers la fenêtre close : l'arbre sans feuilles, le mur de briques rouges de la maison d'en face, la corde à linge ployant sous les draps humides ; puis, dans la chambre : les revues empilées contre la commode, les bibelots du Portugal, le dessin en noir et blanc près du miroir. Il cherche l'odeur qui déjà se dissipe, les souvenirs qui dès son réveil ont commencé à vieillir, d'autres traces de Mireille, un signe, mais pour ne trouver que la douleur qu'il sent de plus en plus faire son nid. Alors, non: rester à moitié endormi, rêvasser, laisser errer ses

pensées au hasard, de l'autre côté des choses. Surtout, oublier cette histoire, en imaginer d'autres.

Une île, une maison blanche sur le bord de l'océan, la chaleur. Un couple assis sur la véranda parle à voix basse en buvant de grands verres orangés. Leur teint bronzé ne cache pas leur lassitude, la lenteur de leurs gestes et de leurs mots paraît exagérée, une certaine ironie au coin des yeux est en train de se transformer en défi, jusqu'à ce que l'homme, soudain grave et soucieux, dise : "Je t'aime, oui, mais je dois aller lui faire mes adieux, tu comprends ? " Devant lui, la femme esquisse un sourire vague, puis une sorte de sourire indéchiffrable. Elle se lève, les yeux toujours tournés vers l'homme, puis elle entre lentement dans la maison. L'homme l'entend monter au deuxième étage, ouvrir et fermer les tiroirs de la commode, dire quelques mots au téléphone. Quand elle réapparaît sur la véranda, c'est une valise à la main, avec, sur le visage, un sourire désormais sans ironie, sans chagrin non plus.

Ou encore, moins tragique.

Un homme banal, moustachu, agent d'assurances, découvre une pièce de monnaie brésilienne dans la poche de son pantalon, sans avoir la moindre idée d'où elle peut provenir. Dès lors, l'homme commence à s'intéresser au Brésil et, comme ensorcelé par la pièce qu'il garde toujours sur lui, finit par se rendre à Rio. Il y rencontre une femme, l'épouse et vit avec elle plusieurs années. Jusqu'au jour où celle-ci fait la connaissance d'un banquier canadien, dont elle s'éprend éperdument, et qu'elle suit à Toronto le jour où le gouvernement brésilien change le nom de la monnaie nationale.

Non, ça ne va pas, Hubert n'est pas satisfait. S'il ne peut fuir, il peut nuancer, redessiner, faire de l'absence de Mirreille un tremplin pour voir ailleurs. Aussi, il doit se distraire.

Un film tout en gris, avec des rouges éclatants ici et là, comme les bulles dans les vieux Batman.

L'homme veut retrouver sa maîtresse en Italie, sans le dire à sa femme ni à personne. Il achète un billet d'avion pour Rome, puis raconte qu'il va faire un voyage d'affaires à New York. Pendant dix jours, il se prépare, pense aux

mille ramifications de son mensonge, tentant de prévoir tous les pièges dans lesquels il pourrait tomber — il n'a guère l'habitude de ces histoires. Plus le temps passe, plus il entend parler de New York. Il reçoit la lettre d'un ami qui vient de s'installer là-bas, puis un avis de changement d'adresse de Jim, chez qui il a annoncé qu'il irait dormir et dont il n'a pas entendu parler depuis deux ans. Viennent ensuite les nouvelles de New York dans les journaux, à la radio : une discothèque qui brûle, les problèmes de pollution de Staten Island, la réfection de la statue de la Liberté. Enfin, le jour précédant son départ, son voisin lui propose de l'accompagner à New York, un ami veut lui donner de l'argent pour l'achat d'un programme d'ordinateur, sa femme lui demande de l'appeler dès qu'il sera arrivé à son hôtel...

L'homme est rongé par l'angoisse, mais ne peut reculer. Il réussit, de plus en plus étonné de ses nouveaux talents de menteur, à éluder tout engagement. Quand vient le jour du départ, cependant, il ne tient plus en place, se cogne partout, songe à mille détails mais oublie l'essentiel (il ne téléphone pas à Rome pour annoncer son arrivée, n'annule pas son rendez-vous du lendemain avec un client). Seul le décollage de son avion parvient à le calmer un peu, amoureux qu'il est de l'espace libre sous lui, du vrombissement des réacteurs, de l'élégance feutrée des hôtesses. Un brin d'inquiétude le tenaille encore, bien sûr, comme s'il présentait que quelque chose allait se passer. Mais d'un sourire bref il dissipe les derniers relents de ses sombres idées, pour s'abandonner tout à fait à l'engin ventru qui l'enveloppe d'un battement doux et maternel, fidèlement, comme pour le préparer aux profondeurs brûlantes de sa maîtresse romaine.

Soudain, après une heure de vol (gros plan sur le visage pétrifié de l'homme) : le commandant annonce qu'en raison de problèmes techniques, l'avion doit atterrir d'urgence... à New York ! L'homme est en nage et son coeur bat à tout rompre. L'avion atterrit à l'aéroport de La Guardia, dans lequel les passagers sont invités à patienter quelques heures. Mais l'homme n'en peut plus. Il sait désormais qu'il s'est trompé, que dans la petite guerre qu'il a ourdie et dont

il était à la fois le témoin et l'enjeu, le vainqueur n'est pas celui qu'il croyait. Et il comprend qu'il sera incapable d'aller au bout de son mensonge, que tout l'en empêchera, à commencer par lui-même, et qu'il n'a d'autre choix que de rester à New York.

Il quitte l'aéroport de La Guardia, prend un taxi pour Manhattan et passe la semaine entière dans un hôtel minable, sans tenter de rejoindre qui que ce soit, sans rien faire de ce qu'on lui a demandé, sept jours à marcher et à ne pas comprendre ce qui lui arrive, accablé par sa lâcheté et à la fois soulagé de pouvoir expier ainsi son péché, ce premier mensonge de sa vie. Peu à peu, vidé de ses forces, étourdi par la frénésie de New York, il en vient à n'être plus que le spectateur étourdi de lui-même et de l'espace dans lequel son image trouble essaie tant bien que mal de s'inscrire.

L'expérience est unique : avoir voulu être là où personne ne l'imaginerait, pour se retrouver là où tous l'imaginent mais où jamais il ne se serait imaginé. Mais pour l'homme, l'intérêt de sa situation est plutôt mince, et bien vite supplanté par l'angoisse qui ne tarde guère à revenir à la charge, décuplée par une nouvelle crainte : il sera incapable de cacher longtemps la vérité à sa femme.

En effet, après une semaine passée à tourner en rond dans New York, notre homme rentre chez lui, craque et raconte tout. Sa femme ne peut accepter le mensonge, même expié grâce à une étrange prédisposition du destin, et elle le quitte le lendemain de son retour, au petit matin. (En plongée : le grand lit, l'homme étendu d'un côté, regardant le ciel clair à travers sa fenêtre.)

Hubert se rappelle tout à coup les boucles d'oreille, regarde si Mireille les a laissées sur le bureau, comme elle a coutume de le faire. Non, rien. Le désert. Seule l'odeur qui s'estompe de plus en plus. Et le grand lit à moitié vide. Et les souvenirs qui vieillissent.

Il n'a pas le choix. S'il se lève, il s'effondre. Mieux vaut rester couché à promener son regard d'un objet à l'autre, dans la chambre, puis dehors : le mur de briques rouges de la maison d'en face, la corde à linge, les grands draps blancs ondulant au vent comme des robes de mariée, comme des voiles de musulmanes. Et, surtout, d'autres histoires.

D'abord, un bon titre : *L'homme qui ouvrait les portes et se plaignait des courants d'air*. Oui... Ou encore : *Journal d'un voyage à venir*. Voilà ! L'histoire d'un type las et désabusé (sa femme l'a-t-elle quitté ?) qui, pour essayer de se changer les idées, entreprend de voyager en imagination et d'écrire ses aventures. Couché dans son lit, un calepin sur les genoux, il se met à rêvasser.

Me voici installé dans une ville charmante et pour moi tout à fait nouvelle. Je dis charmante mais en réalité je ne l'ai pas encore visitée. Je n'y tiens d'ailleurs pas. Je suis venu ici pour changer d'air et oublier la femme qui m'a quitté, et je n'ai d'autre désir que de découvrir les deux pièces de cet appartement sombre et humide qu'un ami a bien voulu me laisser pour l'été. Ici, j'aime surtout le lit où je passe des heures à regarder le mur de la maison d'en face, avec comme seule compagnie le souvenir tendre et odorant de ma bien-aimée. Il est vrai que, pour me distraire, il y a aussi l'homme avec qui je prends parfois un café au bar du coin, de même qu'une boîte à journaux que j'ai volée et installée dans mon salon, pour avoir ainsi un journal tous les matins sans avoir à sortir. Évidemment, quand j'ai parlé de cette boîte à mon ami du bar, la semaine dernière, il m'a traité de triple idiot. Sur quoi je lui ai dit :

— *Ce que tu es conventionnel ! Avec une boîte à journaux, tu n'as qu'à glisser une pièce dans la fente, et hop ! voici le journal, sans sortir de chez soi !*

Il avait l'air désespéré. Et avec son drôle d'accent (c'est plutôt moi qui parle drôlement ici, mais enfin), il m'a menacé de cesser de m'adresser la parole si je continuais à lui servir de telles âneries. J'ai donc promptement changé de sujet et je lui ai parlé de ma dernière idée, qui, comme il me l'a fait remarquer avec justesse, ne contribuera guère à me rapprocher davantage du genre humain. Mais tant pis. Voici comment s'est déroulée la conversation :

— *J'ai inventé une nouvelle façon de lire l'heure.*

— *L'heure ?*

— *Oui, je t'explique. Chaque jour, à la radio, on dit à quelle heure le soleil est au zénith. Naturellement, c'est chaque jour à une heure différente. Cet instant-là, je l'appelle 0 h. Une heure plus tard, il est 1 h, après cette heure-là,*

il est 2 h, ainsi de suite jusqu'à ce qu'il soit 24h. Or, comme les jours rallongent, il reste toujours quelques secondes entre l'instant que j'appelle 24 h et celui que j'appelle 0 h, c'est-à-dire où le soleil est à nouveau au zénith. Ainsi, pendant ces quelques secondes, il n'y a plus de temps, plus rien ; je réussis à vaincre le temps, à vivre en dehors du temps. Tu comprends ? Ça ne te paraît pas extraordinaire?

— *Et quand les jours vont raccourcir, m'a-t-il dit, manifestement excédé, tu auras l'air malin !*

— *Toujours le côté noir des choses, n'est-ce pas mon vieil Étienne (il ne s'appelle pas vraiment Étienne, je l'appelle comme ça pour m'amuser, c'était le nom du chien de mon beau-père). Je te concède que depuis que j'ai inventé ce système, les jours ne font que rallonger. Mais ne t'en fais pas, d'ici le prochain équinoxe, je compte inventer un autre système, ou alors, tout simplement, changer d'hémisphère.*

Là-dessus, Étienne s'est vraiment lassé, m'a dit d'aller voir dehors si ma femme y était, et a cessé depuis de me dire le moindre mot.

Mais Hubert s'impatiente. D'évidence, rien n'y fait : Mireille est partie, d'ici la fin de la journée l'odeur sera dissipée, les traces qu'il s'évertue à chercher auront peu à peu disparu, les souvenirs auront vieilli et ses histoires se seront épuisées. Tôt ou tard, il finira par se lever, il aura mal.

Hubert le sait bien, mais ce n'est pas encore l'heure. Une autre histoire lui vient à l'esprit, qui, se dit-il, pourrait encore le sauver. Oui, une autre histoire. Un prisonnier. Un type qui n'en peut plus et décide soudain qu'il va s'en sortir.

Cela fait dix ans que je me lève tous les matins dans la même cellule. Avec, alentour, les mêmes livres, les mêmes affiches, les mêmes photos figées dans le temps et dans ma mémoire atrophiée. Dix ans dans cette cellule à attendre la fin : rémission de peine, pneumonie, poison à rat. Dix ans à attendre et à regarder le mur de l'autre côté de la cour de la prison, un gros mur de briques rouges, avec des barbelés au-dessus, et des gardiens au-dessous. Jour après jour, nuit après nuit, à regarder le mur. Je n'en peux plus, j'ai décidé de passer de l'autre côté. Je me couche, je regarde comme d'habitude tous ces objets autour de moi, pendant long-

temps j'en évalue l'espace et le poids, je les mesure, l'un après l'autre, les uns par rapport aux autres, chacun par rapport à moi. Puis je quitte l'intérieur de la cellule pour fixer le mur au bout de la cour, comme jamais je ne l'ai fait, intensément, sans fléchir. Et, petit à petit, je me sens traverser le mur, passer de l'autre côté, humer la brise qui vient de la mer, contempler la forêt blanche et dorée juste devant moi, goûter la liberté jusqu'au bout des doigts, bien loin des livres de ma cellule, des affiches, des photos. Je n'ai plus les ressorts et les boutons de bois dans mon dos, je n'entends plus les voix de mes compagnons ni les cris des gardiens, je suis libre, vraiment libre enfin, je vais là où les histoires ne sont plus ni vraies ni fausses mais simplement belles, où l'on peut les choisir et les mener à terme, loin d'ici, des barreaux, du mur que je ne vois plus, de toutes ces choses trop collantes, loin de mon corps étendu sur ce lit que déjà je ne sens plus.

